

## Le sens d'un livre dans la nuit de l'analphabète

Daniel Gagnon

Number 53, Fall 1992

Les écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (1992). Le sens d'un livre dans la nuit de l'analphabète. *Moebius*, (53), 7–12.

## LE SENS D'UN LIVRE DANS LA NUIT DE L'ANALPHABÈTE

Daniel Gagnon

**Il y a plus d'écrivains que de lecteurs.** Et les écrivains ne se lisent pas entre eux. Où sont les lecteurs? Dorment-ils?

L'Union des écrivains grossit de jour en jour, la machine s'est dérégulée, elle produit à vide quantité de cellules inutiles, de plus en plus d'écrivains et d'écrivaines l'enflent d'un cancer monstrueux. Tous les écrivains et écrivaines estiment avoir droit à un revenu décent... Où sont les lecteurs? Ont-ils eux-mêmes un revenu?

L'écrivain ne doit-il pas créer dans l'hésitation, le doute, et en toute humilité avancer sur le chemin difficile de l'inconnu, avec l'aide de la critique?

L'écrivain ne peut pas être utile. Il ne peut pas avoir un but à atteindre. Il n'a pas à écrire une littérature nationale, entre autres. Il ne doit pas être pressé de publier à chaque année. Le système des bourses encourage cette incongruité.

Tout semble bien aller dans le petit monde littéraire québécois, on publie plus que jamais. L'écrivain prétend à un statut social, l'écriture se transforme en profession. Ne faudrait-il pas mettre le feu à l'Union des écrivains comme le diable le fait si bien à Moscou dans *Le Maître et Marguerite* de Michel Boulgakov?

Où est la littérature, la vraie, dans tout cela? Il y a beaucoup d'experts subventionnés de l'écriture, des artistes professionnels. Mais la poésie ne naît-elle pas toujours hors jeu? Comment pourrait-elle surgir de cerveau et de cœur de spécialistes salariés qui se penchent sur elle comme sur un cadavre?

**Comment se conquiert la renommée dans le milieu littéraire?** On y passe de l'invective à la courbette, on susurre des propos élogieux dans les lancements, on échange de bons procédés (je te donne la bourse, tu m'accordes ma tournée en France...), on s'adonne à mille flatteries par lettres aux académiciens, aux critiques, aux professeurs, aux membres des jurys, on téléphone, on flirte dans les colloques... Il faut se demander quel est le vrai sens d'un livre, et comment il est reçu, pourquoi il vit, qui en sont les auteurs, que pensent-ils, s'ils pensent. Le désir premier des auteurs aux livres annuels n'est-il au fond qu'une course à l'ambition personnelle?

Est-il beaucoup question de littérature dans les Salons du livre, en est-il plus question dans les universités et les jurys des Conseils des Arts? La littérature est morte, mais on continue de la soutenir, on continue de faire vivre un semblant de littérature. L'important c'est qu'on en parle. Bavardage.

On étudie à fond de train Hubert Aquin (il est mort dans la solitude la plus complète et le mépris le plus total), pourquoi la critique attend-elle toujours la mort de l'écrivain pour se manifester? Ne pourrait-elle pas collaborer à l'œuvre? Auteur et critique, couple impossible?

En attendant, l'écrivain voyage tous frais payés dans plusieurs pays. Il se demande pourquoi, car on ne lit pas tellement ses livres ici. Bien sûr, il a goûté à sept années d'aide sociale, mais après que les censeurs eurent décidé qu'il était «bon» pour l'exportation, on l'a invité.

Il a découvert que des dizaines de parasites voyageaient en même temps que lui (Salons du livre à l'étranger, lancements, réceptions, dialogues creux et représentations fac-

tices agrémentées de promesses, souvent tenues, de boisson, de bouffe et de sexe).

**Là-bas, on n'avait, pas plus qu'ici, lu ses livres.** Il était un personnage étiqueté écrivain canadien ou québécois, c'est tout, on ne voulait généralement pas en savoir plus long. Au retour, il lui suffisait de bien cultiver ses relations auprès de l'Union des écrivains et des diverses instances universitaires, organismes experts en la matière et qui, après s'être bien servis eux-mêmes et leurs amis les premiers, en envoient quelques autres là-bas, pour ne pas paraître trop louches.

Il n'a pas écrit pendant ces voyages, il a perdu son temps absolument, alors qu'il aurait pu flâner à Montréal et écrire un peu. Flâner, on lui reprochera plus facilement de flâner ici que d'aller perdre son temps là-bas.

Les livres de l'écrivain se vendent les yeux de la tête et l'écrivain devrait se réjouir puisqu'il touche 10 % du prix de vente! Mais personne ne les achète. Un exemple courant : un livre est vendu vingt-deux dollars (plus la honteuse TPS maintenant). Il ne fait pas un mois en librairie et reste introuvable à sa sortie même. Un an plus tard environ il ressort dans les librairies d'échange, en rabais, soldé pour trois fois rien, échec commercial qui n'inquiète personne. On continue de publier et d'emprunter le même circuit vers la poubelle.

Comme à la loterie, l'écrivain chaque année espère obtenir une bourse pour vivre ou gagner un petit prix par-ci, par-là. Car il est pauvre, ses droits ne lui ont pas rapporté plus de trois mille dollars depuis qu'il publie, c'est-à-dire dix titres et vingt ans plus tard. *Beau résultat!*

**La course à la bourse est cruelle, l'insécurité est permanente.** L'écrivain n'est pas lu, il n'a pas de public autre que celui des critiques et des jurys. Le lecteur dort et la postérité se fait attendre, bien cachée dans un futur hypothétique.

L'écrivain, qui est aussi peintre, a sept cents tableaux dans sa cave qui attendent le jugement de la postérité. Il faut être fou! Mais peut-être que ses petits-enfants en profiteront, s'exerceront à la carabine sur les toiles placées comme cibles dans le champ derrière la maison paternelle, comme les petits enfants du docteur Gachet le faisaient sur les toiles de Vincent Van Gogh.

La littérature s'est faite religion, elle a ses grands-prêtres, elle s'est faite institution, elle a ses magistrats et ses gardes-chiourmes. Elle s'est faite aussi spectacle, alors même qu'elle a disparu et que les livres meurent au bout de six semaines sur les rayons des librairies.

**Suffit-il de nommer un pays pour qu'il existe?** La littérature est-elle un échec? Il nous faudrait tous être plus forts. Nous ne pouvons pas nous permettre les mêmes choses faciles que dans les autres pays. Nous ressemblons à ces citoyens de Granby ou de Drummondville, dont les villes sont situées beaucoup trop près dans l'orbite métropolitaine. Leurs énergies culturelles et leur atmosphère sont drainées par l'attraction formidable de la ville de Montréal. Il leur faudrait une grande solidarité pour résister à cette déperdition de leurs forces, à la désertification qui s'ensuit et qui fait ressembler leur ville à la lune ou à une planète morte.

La critique a charge, entre autres, de guider le lecteur et la lectrice, et pour ce faire, il faut sans doute qu'elle soit solidaire des œuvres. La critique peut-elle imposer une littérature, a-t-elle un pouvoir auprès du lecteur, ne souffre-t-elle pas, elle aussi, du grand sommeil des lecteurs? Si le ministère de l'Éducation n'a pas rempli son rôle, que peuvent faire écriture et lecture, quel peut être leur pouvoir sur la sensibilité des illettrés?

**Que de lecteurs perdus!** Selon certains chiffres, plus de 25 % de la population québécoise ne pourrait ni lire ni écrire vraiment, serait analphabète. Là, l'écrivain n'existe plus, ni la critique, c'est le grand silence. Là, le mouvement

pour mettre le monde en mots, l'élan pour affirmer par les mots une présence humaine, la soif de vérité par les mots sont inconcevables. Là, gît la vraie mort, l'exil de soi, le déracinement. Là, règne le noir complet, plus aucune parole romanesque ne vient perturber un monde fixe ni le remettre en question.

Dans une histoire aussi brève, la littérature a dû faire des efforts grandioses pour conserver une certaine densité. Conquis par les Anglais, longtemps coupé de la France, soumis au clergé, le lecteur québécois mit du temps à naître.

Se méfiant des mots, les paysans et les coureurs des bois ne les laissèrent pas facilement pénétrer. Puis un jour, les universités surgirent subitement de terre, mais la langue française s'était égarée dans les champs de vaches, la langue de Louis Hémon s'était perdue dans l'épaisseur des forêts, comme François Paradis, le héros de *Maria Chapdelaine*.

Est-ce mieux aujourd'hui, en 1992, alors que 35 % des élèves décrochent avant de terminer leur secondaire? Qui lira nos livres? D'un côté il y avait les illettrés, de l'autre les lettrés. L'écrivain ne peut être lu ni par les uns ni par les autres. Rien n'émerge de la nuit de l'analphabète, l'écrivain ne peut les porter à bout de bras, il ne peut réaliser à lui seul la littérature. Il ne réussira pas, même s'il est habité par une force généreuse. Et comment peut-il se penser dans les ténèbres de l'obscurantisme?

Les lettrés, eux, en réaction à cette misère, souffrent du même mal, de la même aliénation. La langue leur échappe tout autant, les mots ne servent plus qu'à entretenir une caste vaine et mondaine, à assurer un salaire de professeur, à encourager un faux art de vivre, à maintenir un poste à l'université et à donner des conférences exotiques à l'étranger. Des conférences sur quoi? Si au moins c'était sur la mort de la littérature!

Si les écrivains sont les baromètres de l'état général intérieur, chaque œuvre silencieuse est un signal d'alarme. Seul, l'écrivain va vers le silence. Pourquoi? Entretient-il encore quelques illusions sur un équilibre idyllique entre écriture et lecture? Probablement. Du moins lui reste-t-il encore celle d'écrire un mémoire de maîtrise pour les professeurs Michon, Bonenfant et Hébert de l'Université de

Sherbrooke, trois lecteurs obligés et captifs. Voilà une consolation. L'écrivain a versé huit cents dollars en frais de scolarité, mais, Dieu merci, il est enfin lu! L'écrivain a décidé de poursuivre ses études dans l'espoir de trouver un poste dans une université pour pouvoir se nourrir et nourrir ses trois fils. Au diable l'écriture!

**L'effort à faire pour parvenir à la parole est-il plus grand ici?** Il ne le sait pas. Il ne veut pas le savoir. C'est difficile partout, sans doute plus difficile ici. Mais il y a une grande force dans le désespoir. Il y a beaucoup d'amour en réserve ici, autant et plus que notre million de lacs. À condition de ne pas trop les polluer, tout est possible.

Puis l'écrivain avoue qu'il aime beaucoup le lecteur et la lectrice, voilà la vérité.